

Ordres et congrégations enseignants à l'époque de la Contre-Réforme : Barnabites, Somasques, Scolopes

Alberto TANTURRI

Bien que l'école de la Renaissance et celle de la Contre-Réforme aient eu des contenus similaires et que la pédagogie de l'une ait influencé l'autre, l'organisation d'ensemble et les buts éducatifs des systèmes scolaires des deux époques présentent des différences profondes. L'école de la Renaissance avait pris naissance sur fond d'épanouissement de la civilisation communale et nourrissait les demandes d'acculturation d'une bourgeoisie entreprenante et dynamique. La demande d'instruction allait de pair avec le développement urbain et le progrès économique et avait acquis des traits originaux en se conformant à un modèle auquel les institutions éducatives ecclésiastiques d'origine médiévale ne pouvaient fournir qu'une alternative imparfaite¹. De

1. Sur les relations entre développement économique et augmentation de la demande d'instruction voir Carlo Maria Cipolla, *Istruzione e sviluppo. Il declino dell'analfabetismo nel mondo occidentale* (traduzione italiana), Bologne, Il Mulino, 2002, p. 52-56. Le thème historiographique de la diffusion de l'alphabétisation au début de l'époque moderne a été amplement traité récemment, sous des angles divers et dans des espaces géographiques d'ampleur variable. Parmi les études les plus récentes, il faut signaler : Lawrence Stone, « Literacy and Education in England 1640-1900 », *Past and Present*, 42 (1969), p. 69-139; Donatelle Balani et Marina Roggero, *La scuola in Italia dalla Controriforma al secolo dei Lumi*, Turin, Loescher, 1976 ; Gian Paolo Brizzi, « Scuola e istruzione popolare dall'età della Controriforma al secolo dei Lumi », Egle Becchi (éd.) *Storia dell'educazione*, Florence, Sansoni, 1977, p. 73-87 ; *idem*, « Strategie educative e istituzioni scolastiche della Controriforma », *Letteratura italiana, I, Il letterato e le istituzioni*, Turin, Einaudi, 1982, p. 899-920 ; Giuseppe Ricuperati et Marina Roggero, « Istruzione e società in Italia: problemi e prospettive di ricerca », *Quaderni storici*, XIII (1978) n. 38, p. 640-665 ; Piero Lucchi, « Leggere, scrivere e abbaco: l'istruzione elementare agli inizi dell'età moderna », *Scienze, credenze occulte, livelli di cultura*, Convegno internazionale di studi, Firenze 26-30 giugno 1980, Florence, Olschki, 1982, p. 101-119 ; *Idem*, « La prima istruzione: idee, metodi, libri », Gian Paolo Brizzi (éd.) *Il catechismo e la grammatica. I. Istruzione e controllo sociale nell'area emiliana e romagnola nel '700*, Bologne, Il Mulino, 1986, p. 25-81 ; Giovanni Vigo, « Quando il popolo cominciò a leggere. Per una storia dell'alfabetismo in Italia »,

fait, plutôt que de cultiver le latin avant d'affronter les défis exigeants de la philosophie et des sciences majeures, les membres de la bourgeoisie ascendante aspiraient à une éducation pratique. La lecture, l'écriture, des éléments de comptabilité, éventuellement associés aux rudiments d'une quelconque langue étrangère, étaient les fondements de ce nouvel idéal de formation². En outre celui-ci, en raison de ses buts avant tout professionnels, refusait systématiquement la longueur traditionnelle du cursus grammatico-rhétorique. On demandait à l'école d'enseigner des compétences de nature technique et de le faire le plus rapidement possible. La réponse la plus efficace à ce genre d'exigence était apportée par des maîtres qui, embauchés tout exprès par les administrations communales, s'engageaient à garantir la transmission de savoirs et de connaissances pratiques en vue d'une entrée rapide dans le monde de la marchandise. Nous nous trouvons face à un modèle d'école professionnelle, laïque, sans unité organisationnelle ou institutionnelle, émiettée en une centaine de visages et de situations diverses, mais en raison justement de cela extrêmement souple et prêt à s'adapter rapidement aux demandes changeantes des usagers³. Par rapport à ce système de formation, l'Église demeura en marge. Les écoles épiscopales érigées

Società e storia, VI (1983) n. 22, p. 803-828; Xenio Toscani, « Le "scuole della dottrina cristiana" come fattore di alfabetizzazione », *Società e storia*, VII (1984) n. 26, p. 757-781; Roger Chartier, *Le pratiche della scrittura*, Philippe Ariès et Georges Duby (éd.), *La vita privata dal Rinascimento all'Illuminismo* (trad. it.) Bari, Laterza, 1987, p. 76-117; Maria Rosaria Pelizzari (éd.), *Sulle vie della scrittura. Alfabetizzazione, cultura scritta e istituzioni in età moderna*. Atti del convegno di studi, Salerne 10-12 marzo 1987, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1989, p. 297-312; Harvey J. Graff, *Storia dell'alfabetizzazione occidentale. 2. L'età moderna* (trad. it.), Bologne, Il Mulino, 1989; Robert A. Huston, « L'istruzione fra gli adulti in Europa nell'età moderna », *Quaderni storici*, XXVI (1991) n. 78, p. 941-961 ; *Idem*, « Alfabetismo e società in Occidente, 1500-1850 », Attilio Bartoli Langeli et Xenio Toscani (éd.), *Istruzione, alfabetismo, scrittura. Saggi di storia dell'alfabetizzazione in Italia (sec. XV-XIX)*, Milan, Angeli, 1991, p. 13-60 ; Paul F. Grendler, *La scuola nel Rinascimento italiano* (trad. it.), Bari, Laterza, 1991 ; Daniele Marchesini, *Il bisogno di scrivere. Usi della scrittura nell'Italia moderna*, Bari, Laterza, 1992 ; Angelo Turchini, *Sotto l'occhio del padre. Società confessionale e istruzione primaria nello stato di Milano*, Bologne, Il Mulino, 1996; Marina Roggero, *L'alfabeto conquistato. Apprendere e insegnare nell'Italia tra Sette e Ottocento*, Bologne, Il Mulino, 1999; Maria Rosaria Pelizzari, *La penna e la zappa. Alfabetizzazione culture e generi di vita nel Mezzogiorno moderno*, Salerne, Laveglia, 2000.

2. Voir Richard A. Goldthwaite, « Schools and Teachers of Commercial Arithmetic in Renaissance Florence », *The Journal of European Economic History*, 1 (1972) n. 2, p. 418-433; Daniele Marchesini, *Il bisogno di scrivere. Usi della scrittura nell'Italia moderna*, p. 16-32; Marina Roggero, *L'alfabeto conquistato*, p. 77-108.

3. Sur l'enseignement public confié à des maîtres d'école « municipaux », voir selon les différentes aires géographiques : Jean-Pierre Locatelli, « L'enseignement primaire et les maîtres d'école à la fin du XVIII^e siècle dans le diocèse d'Auxerre », *Revue d'histoire de l'Église de France*, LVII (1971) p. 96-106 ; Daniela Pesciatini, « Maestri, medici, cerusici nelle comunità rurali pisane nel XVII secolo », *Scienze, credenze occulte, livelli di cultura*. Convegno internazionale di studi, Firenze, 26/30 giugno 1980, Florence, Olschki, 1982, p. 121-145 ; R. Nicodemo, « Per uno studio sulla presenza del "mastro di scola" nei feudi meridionali tra Sei e Settecento attraverso gli "acta appretii" », Maria Rosaria Pelizzari (éd.), *Sulle vie della scrittura*, p. 327-352 ; S. Adorni-Braccesi, « Maestri e scuole nella Repubblica di Lucca tra Riforma e Controriforma », *Società e storia*, IX (1986) n. 33, p. 559-594. Sur ce genre d'écoles, il existe aussi quelques témoignages iconographiques évocateurs mais rares. Voir parmi ceux-ci la fresque d'Ambrogio Lorenzetti *Les effets du bon*

près des cathédrales, comme les *studia* monastiques destinés à la formation des jeunes religieux, proposaient de longs parcours scolaires fondés sur le latin, « esperanto » des doctes, nécessaire pour accéder aux fonctions les plus prestigieuses de la profession, mais devenu justement pour cela l'apanage d'un cercle restreint de privilégiés.

Avec le déclin de la civilisation communale, les conditions changèrent profondément. La naissance de la seigneurie et l'ascension politique de groupes associés puissants provoquèrent un goulot d'étranglement dans la dynamique sociale : les ralliements et les appuis commencèrent à compter plus que le mérite et l'audace. On commença à dévaloriser l'exercice d'activités mercantiles et artisanales et dès la fin du quinzième siècle, les premiers signes d'une stagnation de la production apparurent⁴. Au siècle suivant, la crise devint plus manifeste : entre 1494 et 1530, les guerres pour l'hégémonie sur le vieux continent trouvèrent avec l'Italie leur champ de bataille privilégié. La guerre apporta son cortège habituel de famines, épidémies, paralysie des voies de communication, destructions des infrastructures⁵. D'autre part, la réduction des espaces pour l'exercice de l'activité marchande remit à l'honneur la vieille économie agraire et, avec elle, les détenteurs traditionnels de la propriété terrienne : l'aristocratie et l'Église. Le système scolaire ressentit aussi les contrecoups d'une telle crise : les administrations communales, confrontées à des problèmes plus urgents, alimentaires ou sanitaires, négligèrent les institutions éducatives qui avaient autrefois fait leur orgueil. Les écoles jadis florissantes et remplies d'étudiants se vidèrent parce que les communes n'avaient plus les moyens de les entretenir : en l'espace de quelques décennies, toute une organisation scolaire s'effrita et se décomposa. Ce fut à l'Église catholique qu'il revint de combler ce vide, en faisant du secteur scolaire l'un des terrains privilégiés de la défense de l'orthodoxie. Contre la menace représentée par le monde protestant, tant sur le plan dogmatique que disciplinaire, l'école fut considérée comme un rempart sûr et en même temps comme l'instrument le plus efficace pour mener à bien

gouvernement en ville, dans laquelle on aperçoit à travers une grande fenêtre en arcade, un maître qui fait la leçon à ses élèves depuis une chaise à haut dossier.

4. Carlo Maria Cipolla, *Storia economica dell'Europa preindustriale*, Bologne, Il Mulino, 1974, p. 363-375.

5. Marco Pellegrini, *Le guerre d'Italia 1494-1530*, Bologne, Il Mulino, 2009. Sur les effets économiques de la guerre dans les sociétés d'Ancien Régime, voir Reinhold C. Mueller, « Effetti della guerra di Chioggia (1378-1381) sulla vita economica e sociale di Venezia », *Ateneo veneto*, XIX (1981), p. 27-41; Dwyryd W. Jones, *War and Economy in the Age of William III and Marlborough*, Oxford, Blackwell, 1988; Simonetta Cavaciocchi (éd.), *Gli aspetti economici della guerra in Europa, secc. XIV-XVIII*, Atti della XVI Settimana di studi, 4-9 maggio 1984, Prato, Istituto internazionale di storia economica F. Datini, 2000 (CD-ROM).

l'acculturation religieuse des masses. Dans le cadre d'un tel projet, en Italie du moins, l'Église ne rencontra pas d'opposition. La fragmentation politique de la péninsule elle-même empêcha les autorités des états de s'opposer avec efficacité et autorité aux ambitions hégémoniques du monde ecclésiastique dans le champ éducatif. Souvent l'équivalence établie entre hérésie religieuse et insubordination politique poussa les différents états à soutenir l'Église, directement ou indirectement, dans la diffusion de ses propres institutions scolaires⁶. L'effort réalisé par l'Église pour étendre sa propre influence dans le secteur de l'instruction prit corps autour de deux projets parallèles : la formation du clergé et celle du peuple. Pour le premier point, l'effort pour doter le prêtre d'une formation culturelle et pastorale de meilleur niveau porta sur le séminaire en remplaçant l'improvisation par un encadrement disciplinaire rigoureux⁷. Pour le second point, la diffusion du message chrétien fut encouragée tant au niveau des laïcs aisés et cultivés qu'auprès des cohortes (infiniment plus nombreuses) des pauvres analphabètes, le plus souvent ignorants des préceptes religieux les plus élémentaires⁸. Au début, l'action pédagogique de l'Église se développa à partir de la structure de la paroisse. Un canon spécial du Concile de Trente enjoignait

6. Gigliola Fragnito, « Gli ordini religiosi tra Riforma e Controriforma », Mario Rosa (éd.) *Clero e società nell'Italia moderna*, Bari, Laterza, 1992, p. 115-205, ici 181-182; Marina Roggero, « L'educazione delle classi dirigenti: il modello gesuitico », Niccola Tranfaglia et Massimo Firpo (éd.) *La Storia. I grandi problemi dal Medioevo all'Età contemporanea*, Torino, UTET, 1986, vol. IV, p. 359-378, ici p. 360.

7. Depuis l'étude pionnière publiée par Maurilio Guasco au milieu des années quatre-vingt (Maurilio Guasco, « La formazione del clero: i seminari », *Storia d'Italia*, Annali, IX, Turin, Einaudi, 1986, p. 629-715), de nombreuses contributions parues ces dernières années sont venues enrichir nos connaissances sur ce sujet. Parmi celles-ci, il faut citer au moins Adriano Prosperi, « Educare gli educatori: il prete come professione intellettuale nell'Italia tridentina », *Problèmes d'histoire de l'éducation*, Actes des séminaires organisés par l'École française de Rome et l'Università di Roma « La Sapienza » (janvier-mai 1985), Rome, École française de Rome, 1988, p. 123-140; Carlo Fantappiè, « Istituzioni ecclesiastiche e istruzione secondaria nell'Italia moderna: i seminari-collegi vescovili », *Annali dell'Istituto storico italo-germanico in Trento*, XV (1989), p. 189-240; Domenico Ambrasi, « Seminario e clero a Napoli dalla nascita dell'istituzione alla fine del Settecento », *Campania sacra*, 15-17 (1984-1986), p. 7-95; Rosa Martucci, « "De vita et honestate clericorum". La formazione del clero meridionale tra Sei e Settecento », *Archivio storico italiano*, 1986, p. 423-467; Simona Negruzzo, « Nella buona disciplina. Le regole del seminario di Novara dettate dal vescovo Giulio Maria Odescalchi nel 1656 », *Novarien*, 1994, p. 49-77; Giovanni Pelliccia, « I seminari e i centri di formazione del prete romano nel Cinque e Seicento », *Ricerche per la storia religiosa di Roma*, 1988, p. 95-134; Maurizio Sangalli (éd.), *Chiesa chierici sacerdoti. Clero e seminari in Italia tra XVI e XX secolo*, Rome, Herder, 2000; Id. (éd.), *Il seminario di Siena da arcivescovile a regionale 1614-1953 / 1953-2003*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2003. Sur ce sujet voir également la recension exhaustive de Xenio Toscani, « Recenti studi sui seminari italiani in età moderna », *Annali di storia dell'educazione e delle istituzioni scolastiche*, 7 (2000), p. 281-307.

8. Gian Paolo Brizzi (éd.), *Il catechismo e la grammatica. I. Istruzione e controllo sociale nell'area emiliana e romagnola nel '700; II. Istituzioni scolastiche e riforme nell'area emiliana e romagnola nel '700*, Bologne, Il Mulino, 1985-1986.

en effet aux évêques de faire enseigner les rudiments de la foi aux enfants de chaque paroisse⁹. Les écoles de la Doctrine Chrétienne présentaient en effet un ancrage fort dans la paroisse, elles peuvent être considérées comme la première forme massive d'instruction religieuse dans les milieux populaires. Nées au milieu du XVI^e siècle environ grâce à l'initiative du prêtre de Côme Castellino da Castello, elles se diffusèrent rapidement dans les grands centres et un peu moins grands centres, mais avec une prédominance dans le Nord de la péninsule. Le développement de ces écoles apparaît soutenu par un effort constant d'organisation, manifeste d'abord dans l'uniformité des méthodes et des textes, au moins à l'intérieur de chaque diocèse et ensuite dans la fonction de contrôle du corps enseignant exercé par les plus hautes autorités ecclésiastiques locales¹⁰.

L'expérience didactique des ordres religieux se situait cependant à un niveau nettement plus élevé. D'une certaine façon, elle était une reprise d'une tradition remontant au Moyen Âge, celle des *studia* des ordres monastiques, c'est-à-dire les structures destinées à la formation culturelle des clercs. Les écoles des nouveaux ordres religieux différaient de ces institutions par leur ouverture à des étudiants extérieurs, ce qui les entraîna à se constituer en centres de diffusion d'un enseignement public¹¹. En définitive, le tableau résultant de l'implication de l'Église dans le champ éducatif est celui d'un système profondément différent de celui de l'école de la Renaissance. Le caractère laïc était remplacé par une empreinte foncièrement confessionnelle, à tel point que les aspects religieux et culturels ne pouvaient être dissociés qu'en théorie, dans la pratique didactique ils étaient intrinsèquement liés. À une école fragmentée en un millier de cellules autonomes s'était substituée une école monolithique, régie par des règles uniformes, se diffusant du centre vers les périphéries les plus éloignées. Seule la diversité des charismes propres à chacun des ordres ou congrégations enseignants a pu apporter quelques nuances à un modèle aussi rigide en fonction de la nature des usagers, du type d'instruction ou des méthodes pédagogiques.

9. Donatelle Balani et Marina Roggero, *La scuola in Italia dalla Controriforma al secolo dei Lumi*, *op. cit.*, p. 17.

10. G. Achilli, « Castellino da Castello e le scuole della dottrina cristiana », *La scuola cattolica*, LXIV (1936) p. 35-40; Gian Paolo Brizzi, *Strategie educative e istituzioni scolastiche della Controriforma*, *op. cit.*, p. 904-907; Xenio Toscani, *Le « scuole della dottrina cristiana » come fattore di alfabetizzazione*, *op. cit.*; Paul F. Grendler, « The Schools of Christian Doctrine in Sixteenth Century Italy », *Church History*, 53 (1984) n. 3, p. 319-331.

11. Giancarlo Angelozzi, « Le scuole degli ordini religiosi », Gian Paolo Brizzi (ed.) *Il catechismo e la grammatica. II. Istituzioni scolastiche e riforme nell'area emiliana e romagnola nel '700*, *op. cit.*, p. 13-76.

les Jésuites était opposée, visant à enrichir les expériences d'un enseignant en le mettant en contact avec de multiples réalités locales, ce qui entraînait de continuels déplacements d'un lieu à un autre. Dans le premier cas étaient prises en compte principalement les exigences des élèves et la sauvegarde de ce qui s'appellera par la suite la « continuité de l'enseignement » tandis que dans le second, on visait à un mûrissement personnel et professionnel plus rapide de l'enseignant.

À la lumière d'une analyse détaillée, il semble par conséquent que l'expérience pédagogique des Barnabites, tant sur le plan de la méthode que de l'organisation pédagogique ou de l'emploi du personnel ne peut pas se réduire à un simple décalque de celle des Jésuites. S'ils témoignent indubitablement d'un certain respect envers un modèle prestigieux, qui avait montré son efficacité formatrice dans des contextes géographiques très divers, ce respect ne se traduit pas par un assujettissement. La répartition originale et la durée des cours, l'élaboration autonome des manuels et des supports didactiques, les normes particulières non écrites qui réglaient la formation, l'usage et la mobilité du personnel démontrent que les Barnabites étaient porteurs d'un projet pédagogique conçu et mis en œuvre de façon autonome.

LES SOMASQUES

Les origines des Somasques sont liées à la personne et à l'œuvre du Vénitien san Girolamo Miani, et remontent à juin 1534⁴². C'est

42. Sur la figure du fondateur des Somasques (dont le nom est souvent déformé en « Emiliani » par la tradition hagiographique, avec le but inavoué d'ennoblir ses origines en les rattachant à la *gens* romaine des Emili) signalons quelques unes des biographies les plus notables parues au cours du XX^e siècle : Bartolomeo Segalla, *San Girolamo Emiliani: educatore della gioventù*, Rome, Campitelli, 1928; Giovanni Mario Rinaldi, *San Girolamo Emiliani, padre degli orfani*, Alba, Pia Società San Paolo, 1930; Luigi Zambarelli, *Un eroe della patria e di Dio: san Girolamo Emiliani*, Rome, Sansaini, 1930; Lamberto De Camillis, *San Girolamo Emiliani padre degli orfani*, Rome, Pia Società San Paolo, 1937; Sebastiano Raviolo, *San Girolamo Emiliani*, Milan, Perinetti Casoni, 1946; Mario Vacca, *San Girolamo Emiliani padre degli orfani*, Somasca, s. n. t., [1967]; Jacques Cristophe, *Padre dei poveri: profilo di san Girolamo Emiliani fondatore dei Somaschi*, (trad. it.), Turin, Gribaudi, 1974; Giovanni Bonacina, *Un veneziano a Como: san Girolamo Miani e l'attività caritativa dei Somaschi nel primo Cinquecento*, Come, Gallio, 1986; Carlo Pellegrini, *San Girolamo Emiliani*, Somasca, Santuario di san Girolamo, 1990; Bernardino Lavatelli, *Alla ricerca dei figli del re, san Girolamo Emiliani: padre degli orfani e dei poveri*, Sienne, Cantagalli, 1994. Comme introductions à la biographie du saint vénitien, on peut consulter les notices de N. Del Re, « Girolamo Miani », *Bibliotheca Sanctorum*, Rome, Istituto Giovanni XXIII della Pontificia Università Lateranense, 1965, vol. VI, col. 1143-1148, et de Filippo Crucitti, « Girolamo Miani », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, Rome, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 2001, vol. LVI, p. 564-570.

lors d'une réunion tenue à Merone, dans la Brianza et considérée par les historiens comme le premier chapitre général de la Congrégation, que Miani et ses compagnons décidèrent d'entreprendre la constitution d'une compagnie dédiée à l'assistance des orphelins, baptisée Compagnie des serviteurs des pauvres. À cette occasion, il fut également convenu de fixer le siège du nouvel institut à Somasca, un petit bourg situé dans la vallée de San Martino, à la frontière entre le duché de Milan et la république de Venise. Par la suite, le lieu s'identifiera à tel point avec la société qu'en 1568 ses membres prirent officiellement le nom de clercs réguliers de Somasca ou Somasques⁴³.

Le fondateur venait d'une famille patricienne vénitienne et était resté orphelin de père à dix ans, une expérience douloureuse qui eut peut-être un certain poids dans l'orientation de son activité caritative justement en direction de cette catégorie particulière de nécessiteux. Au cours de sa jeunesse, il avait été soldat au service de la Sérénissime et avait participé sous cet habit à la guerre de la Ligue de Cambrai au cours de laquelle il avait pris part à plusieurs combats et avait été fait prisonnier, réussissant néanmoins à s'évader après à peine un mois. Par la suite, il assuma à nouveau des charges militaires et administratives au service de la République de Venise, mais le désir se fit de plus en plus vif en lui de se consacrer aux déshérités et aux abandonnés dont le nombre était en constante augmentation à la suite des famines et des épidémies qui s'abattaient sur le territoire de la Sérénissime au cours des années 1520 du XVI^e siècle⁴⁴. Le tournant décisif se produisit en 1528, quand Miani fit l'acquisition d'une boutique dans la paroisse vénitienne de san Basilio et la consacra à l'accueil des orphelins ainsi qu'à la dispense d'une instruction religieuse et professionnelle aux petits pensionnaires. L'œuvre eut un tel succès que Miani reçut d'abord la charge de la gestion de l'hôpital des Incurables à Venise, et qu'il fut ensuite, à partir de 1532, appelé dans plusieurs villes de l'espace vénitien et lombard (Vérone, Brescia, Bergame, Milan, Côme, Pavie) pour fonder des instituts pour orphelins et orphelines, ainsi

43. Marco Tentorio, « I Somaschi », Mario Escobar (éd.), *Ordini e Congregazioni religiose*, Turin, S. E. I., 1952, vol. I, p. 609-630; Giovanni Battista Pigato, « Somaschi », *Enciclopedia cattolica*, Cité du Vatican, Ente per l'Enciclopedia Cattolica, 1953, vol. XI, col. 952-954; Pio Bianchini, « Chierici regolari somaschi », Guerrino Pelliccia et Giancarlo Rocca (éd.), *Dizionario degli Istituti di Perfezione*, *op. cit.*, vol. II (1975), col. 975-978.

44. La crise des années vingt eut une dimension européenne, voir Emmanuel Le Roy Ladurie, *I contadini di Linguadoca* (trad. It.), Bari, Laterza, 1984, p. 173-182, et Bronislaw Geremek, *La pietà e la forca. Storia della miseria e della carità in Europa* (trad. it.), Bari, Laterza, 1986, il traite plus précisément des effets de la crise sur la République de Venise p. 135-142.

que des refuges pour « pécheresses » converties⁴⁵. Plusieurs personnes s'étaient alors jointes au saint vénitien et collaboraient avec lui à la gestion des orphelinats et des autres organismes caritatifs confiés à ses soins. La fondation de la Compagnie des serviteurs des pauvres en 1534 dérivait cependant de la nécessité de coordonner les activités de chaque maison et de leur donner une direction centralisée. En 1535 elle reçut aussi la première approbation de la part des autorités ecclésiastiques, obtenue par Girolamo Aleandro, légat pontifical auprès de la République de Venise⁴⁶.

Les débuts prometteurs de la toute jeune société subirent un brusque coup d'arrêt en 1537 avec la mort du fondateur, contaminé par la peste qui frappait la Sérénissime cette année-là. L'institut se trouva confronté à des problèmes ardues, qui, s'ils étaient dus en partie à la disparition précoce du saint vénitien, provenaient surtout de deux facteurs. Le premier était les bases économiques fragiles de plusieurs maisons, fondées par Miani dans l'élan d'un enthousiasme apostolique fervent, mais sans souci excessif de la solidité du fondement patrimonial. Le second résidait dans le nombre des disciples, trop peu nombreux au regard des besoins des fondations entreprises. Pour évaluer pleinement la portée de ces deux difficultés initiales, il suffit d'observer un simple fait : si au cours des six années comprises entre l'institution de la Compagnie (1534) et 1540 sept maisons furent fondées, il n'y en eut que deux au cours de la vingtaine d'années suivante 1541-1560⁴⁷. Mais même le coup d'arrêt mis à l'expansion de l'institut ne semble pas avoir dissipé tous les problèmes, il est vrai qu'en 1546 le pape Paul III décréta l'union de la compagnie avec les Théatins. Le but de cette fusion était d'étoffer les rangs des disciples de Miani avec l'apport d'éléments de l'ordre plus important de saint Gaétan de Thiene. Cependant avec les années apparurent des contrastes dérivant de la

45. Pour une reconstitution de l'activité menée par Miani à Venise, voir Brian Pullan, *La politica sociale della Repubblica di Venezia 1500-1620* (trad. It.), Rome, Il Veltro, 1982, vol. I, p. 278-282. Sur la présence du saint dans d'autres villes de l'aire vénitienne et lombarde, voir Ettore Sornaga, « Quattro secoli e mezzo di storia sull'area della caserma "Montelungo". Le opere di Girolamo Miani a Bergamo », *Atti dell'Ateneo di Scienze, Lettere e Arti di Bergamo*, 43 (1982-1983), p. 203-238; Ermenegildo Camozzi, « Le istituzioni monastiche e religiose a Bergamo nel Seicento. Contributi alla storia della soppressione innocenziana nella Repubblica Veneta », *Bergomum*, 75 (1981), p. 41-47; Angelo Maria Stoppiglia, « Relazione circa il luogo de' poveri orfanelli governato da Padri Somaschi in Bergamo », *Rivista della Congregazione Somasca*, 5 (1928), p. 27-278; Giovanni Bonacina, « L'Opera delle Convertite di Bergamo dalla fondazione al 1550 », *Somascha*, 17 (1992), p. 59-78; Angelo Bianchi, « Carità ed istruzione nell'assistenza agli orfani tra XVI e XVII secolo: gli orfanotrofi dei Somaschi », Danilo Zardin (éd.), *La città e i poveri. Milano e le terre lombarde dal Rinascimento all'età spagnola*, Milano, Jaca Book, 1995, p. 71-100.

46. Carlo Pellegrini, « San Girolamo Miani e i Somaschi », dans Pietro Braido (éd.), *Esperienze di pedagogia cristiana nella storia*, vol. I, p. 45-74, p. 79.

47. Luigi Mascilli Migliorini (éd.) *I Somaschi*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 1992, p. 12.

diversité des charismes des deux instituts qui pour cette raison se séparèrent à nouveau en 1555. D'autres fusions eurent lieu, toujours dans le but de renforcer une congrégation constamment affaiblie, par l'afflux d'autres religieux, avec les prêtres réformés de Tortone en 1566 et avec les prêtres du Buon Gesù de Ravenne en 1612. Quatre ans plus tard, ce fut en revanche la Congrégation de la Doctrine chrétienne d'Avignon qui demanda à être agrégée aux Somasques. Le pape Paul V accepta et en 1626, l'union fut confirmée par son successeur Urbain VIII, qui approuva aussi les constitutions et les règles communes pour les deux congrégations. Mais ceci ne fit pas disparaître des défiances jamais surmontées jusqu'en 1647, quand les Français, désireux de recouvrer leur ancienne autonomie (aussi parce qu'ils étaient exclus du généralat) demandèrent et obtinrent de reconstituer une congrégation se suffisant à elle-même⁴⁸. D'ailleurs à cette époque, les Somasques avaient considérablement regarni leurs rangs, de façon à faire apparaître superflu tout projet de fusion. Si en 1591 le nombre des religieux se situe aux environs d'une centaine, en 1627 il atteint 438 et en 1656, 475⁴⁹. Cet accroissement numérique provoqua un nouveau boom des fondations : en effet les maisons établies entre 1575 et 1630 ne furent pas moins de 39. Les deux décennies suivantes virent en revanche un repli prévisible après une telle expansion, seules 6 maisons furent inaugurées. Ceci pour des raisons diverses : d'abord un phénomène physique de tassement après la croissance prodigieuse de la période précédente, en second lieu la conséquence des violents épisodes belliqueux qui frappèrent le Nord de la péninsule, mais par-dessus tout, la peste de 1630-1631, qui infligea un coup dur à la Congrégation en tuant environ un tiers de ses nouveaux prêtres⁵⁰. Dans l'ensemble, si au moment de son érection canonique (obtenue par une bulle de Pie V en 1568) la congrégation ne comptait que 24 résidences, en 1650 ces dernières étaient devenues 57, nombre rendant nécessaire des mesures qui de fait ne tardèrent pas à intervenir. En 1661, le pape Alexandre VII décida de diviser la congrégation en trois provinces : romaine, vénitienne et lombarde⁵¹. Cette mesure rendait plus facile la direction d'une structure

48. *Ibid.*, p. 11.

49. *Ibid.*, p. 13 et 57n.

50. Gian Battista Pigato, « Somaschi », col. 953. La mortalité élevée au sein de la congrégation au cours de ce tragique événement pourrait témoigner indirectement du fort engagement des Somasques dans l'aide portée aux personnes touchées par la maladie. Ceci est d'ailleurs attesté chez d'autres familles religieuses, voir Donato da S. Giovanni in Persiceto, *I Cappuccini e la peste a Bologna nel 1630*, Faenza, Elli Lega, 1937 ; Mario Vanti, *I Camilliani, il Manzoni e la peste del 1630*, Milan, L'apostolato camilliano, 1930 ; Id., *I Ministri degli Infermi nella peste del 1630 in Italia*, Rome, s. n. t., 1944.

51. Luigi Mascilli Migliorini (éd.), *I Somaschi*, p. 14.

devenue alors éléphantinesque et posait en même temps les bases d'une expansion future qui conduirait les disciples de Miani à jouer un rôle marquant dans la vie religieuse et culturelle de la péninsule.

Douze ans avant la division en provinces de la congrégation, le bref *Inter cætera* du pape Innocent X avait décrété, comme on le sait, une vaste opération de vérification de la composition patrimoniale de tous les couvents italiens⁵². Les données de cette enquête concernant les Somasques (récemment utilisées par Luigi Mascilli Migliorini pour la rédaction d'une monographie importante) permettent de dresser un tableau très précis de la diffusion de la congrégation et de l'assise financière de chaque établissement au milieu du XVII^e siècle⁵³. Du point de vue géographique, les Somasques dénotent une prédilection pour le Nord de la péninsule, en particulier pour les zones vénitienne et lombarde (nous adoptons cette subdivision pour la commodité de l'exposé, bien qu'elle soit, comme on le sait, postérieure d'une décennie environ à l'enquête d'Innocent X). Ces provinces comprenaient en fait 18 et 23 maisons, en regard des 16 comprises dans la province romaine. En outre, comme on l'a déjà observé pour les Barnabites, si les deux provinces septentrionales révèlent un tissu assez serré des sièges conventuels, la province romaine présente un caractère interne plus diffus : ses établissements peu nombreux étaient de fait dispersés entre les territoires actuels de la Ligurie, du Latium, des Marches (avec Ferrare), de la Campanie et de la Basilicate. L'empreinte septentrionale est rendue plus évidente aussi par l'analyse des origines des membres de la congrégation. En effet, pour la province vénitienne, plus de 60 % des religieux proviennent de la province elle-même. Les données relatives à la province lombarde ne sont pas différentes, ses membres présentent en outre une origine essentiellement urbaine : 70 % des religieux viennent en fait des quatre villes de Milan, Crémone, Lodi et Pavie. En revanche, si on considère la province romaine, l'origine autochtone disparaît : environ 60 % des religieux proviennent des régions de l'Italie septentrionale.

En ce qui concerne l'économie, l'impression d'ensemble est celle d'une certaine solidité de la congrégation, qui d'ailleurs ne fut que très peu touchée par les décrets de suppression. Sur 57 maisons

52. Emanuele Boaga, *La soppressione innocenziana dei piccoli conventi in Italia*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1971, p. 27-29.

53. Luigi Mascilli Migliorini (éd.), *I Somaschi*, ouvrage sur lequel est basée en grande partie la reconstitution qui suit. Sur la géographie des implantations de la congrégation, il existe aussi l'essai de Marco Tentorio, « Distribuzione delle sedi dell'Ordine dei padri Somaschi nel mondo dalle origini ad oggi, » *Annali di ricerche e studi di geografia*, VII, maggio-agosto 1951, que je ne suis cependant pas parvenu à consulter.

existantes à la moitié du siècle, la sanction d'Innocent X ne s'abat que sur deux granges (Tivoli et Zibido) et sur trois couvents (Caserte, Crémone et Tortone), pour deux d'entre eux la suppression demeura suspendue suite à un recours déposé par la congrégation⁵⁴. Une prospérité financière générale n'exclut pas, selon une lecture plus attentive, une diversité remarquable des caractéristiques patrimoniales des trois provinces⁵⁵. Une telle variété est d'une part une conséquence des situations locales hétérogènes dans lesquelles les Somasques se sont trouvés à l'œuvre, mais d'autre part, c'est un reflet (comme nous le verrons mieux plus loin) de l'élargissement progressif des buts initiaux de la congrégation. Loin de se limiter au soin des orphelins, dans le sillage des orientations d'assistance et de pédagogie tracées par le fondateur, les Somasques avaient notablement étendu leurs champs d'apostolat, acceptant entre autres la direction de séminaires, l'ouverture de collèges pour élèves externes (dans certains cas d'origine aristocratique) ainsi que le ministère paroissial. Une telle diversification de la nature et des buts de chaque résidence avait inévitablement produit des effets sur le patrimoine, comme on peut le déduire d'une analyse séparée des trois provinces. Dans la province romaine, le fait le plus remarquable est une prédominance de la rente mobilière (équivalant à 74,23 % du total, contre 12,54 % de la rente immobilière et 13,23 % de la rente rurale). La provenance de chaque type de rente est cependant très différente selon le genre d'institut : si pour les orphelins les aumônes ou les investissements en rente et titres de la dette publique sont majoritaires, pour le collège Macedonio de Naples, l'ensemble des recettes (se montant à 2 500 ducats annuels) provient entièrement des pensions des internes. Dans la province vénitienne, la rente mobilière se taille à nouveau la part du lion, mais là encore sous forme de subsides, rentes ou subventions liées à l'ac-

54. Emanuele Boaga, *La soppressione innocenziana dei piccoli conventi in Italia*, p. 150. « grange » désigne une maison religieuse qui ne constitue pas formellement un couvent, dotée habituellement de fonctions logistiques (pour l'hébergement de nuit des religieux en voyage) ou pour garder les propriétés terriennes, voir Emanuele Boaga, « Aspetti e problemi degli ordini e congregazioni religiose nei secoli XVII e XVIII », Aa. Vv., *Problemi di storia della Chiesa nei secoli XVII-XVIII*, Atti del V convegno di aggiornamento (Bologna, 3-7 settembre 1979), Naples, Edizioni Dehoniane, 1982, p. 91-135, p. 103.

55. Les études sur le patrimoine du clergé régulier ont connu ces dernières années des avancées qualitatives et quantitatives significatives, voir en particulier Fiorenzo Landi (éd.), *Accumulation and Dissolution of Large Estates of the Regular Clergy in Early Modern Europe*, Twelfth International Economic History Congress, Madrid 24-28 August 1998, Rimini, Guaraldi, 1999; Id. (éd.), *Confische e sviluppo capitalistico. I grandi patrimoni del clero regolare in età moderna in Europa e nel Continente Americano*, Milano, Angeli, 2004; Alessandro Pastore et Marina Garbellotti (éd.), *L'uso del denaro. Patrimoni e amministrazione nei luoghi pii e negli enti ecclesiastici in Italia (secoli XV-XVIII)*, Bologne, Il Mulino, 2001; Ugo Dovere (éd.), *Chiesa e denaro tra Cinquecento e Settecento. Possesso, uso, immagine*, Atti del XIII Convegno di studio dell'Associazione Italiana dei Professori di Storia della Chiesa, Aosta, 9-13 settembre 2003, Cinisello Balsamo, San Paolo, 2004.

complissement de fonctions d'assistance, en fonction du type d'institut. Seule la province lombarde accuse une forte incidence de la rente provenant de terrains agricoles, en moyenne 27,57 % du total avec des pointes de 97,05 % comme ce que l'on relève au collège de san Bartolomeo de Merate. Cependant ceci n'exclut pas que la nature diverse et les différents buts des fondations déterminent des variations aussi dans leur structure patrimoniale : le collège de San Clemente à Casale Monferrato par exemple, tire sa richesse essentiellement de son patrimoine, alors que celui de Santa Maria di Paullo à Lodi reçoit 1 000 écus de pensions d'élèves⁵⁶.

Toujours sur le plan administratif, un autre point mérite d'être relevé. Le fondateur de la congrégation, désirant que ses confrères soient pleinement concentrés sur le soin spirituel et matériel des orphelins, avait exclu qu'ils puissent s'occuper de la gestion financière des différentes résidences. Il avait ainsi délégué cette tâche à des collègues d'administrateurs laïques qui auraient du, de conserve avec les religieux, administrer les orphelinats, mais en se limitant aux seules questions patrimoniales⁵⁷. La mise à l'écart du gouvernement temporel des instituts des membres de la congrégation était en outre un moyen de rendre plus visible et concret le choix de la pauvreté auquel ces derniers, en tant que religieux, étaient contraints par un vœu particulier. En lisant les données de l'enquête d'Innocent X, on peut cependant noter à quel point l'ancien système avait été abandonné. Dans la province romaine (la seule pour laquelle nous disposons de données complètes sur cet aspect), les Somasques sont exclus du gouvernement temporel dans seulement trois maisons sur seize, tandis que l'administration est dévolue à des gouverneurs laïques désignés par les corps ou les personnes privées qui ont présidé à la fondation⁵⁸. Dans les autres provinces aussi ce système semble sur le déclin, ainsi en 1632 à l'hôpital vénitien Santi Giovanni e Paolo les gouverneurs séculiers laissent aux Somasques la charge d'administrer les rentes de l'hôtel-Dieu et en 1636, un changement analogue est relevé à Milan au pieu établissement de la Colombara⁵⁹. En ce qui concerne les raisons d'une telle évolution, on peut supposer que le système prescrit par Miani, dont il est facile de comprendre les raisons de principe, était difficilement applicable dans la pratique. De

56. Pour les données sur la structure patrimoniale des différentes provinces se reporter encore une fois à Luigi Mascilli Migliorini (éd.), *I Somaschi*, p. 14ss. L'acte notarié de fondation du collège de Casale Monferrato est partiellement reproduit dans Donatella Balani et Marina Roggero, *La scuola in Italia dalla Controriforma al secolo dei Lumi*, p. 64-65.

57. Angelo Bianchi, *Carità ed istruzione nell'assistenza agli orfani tra XVI e XVII secolo: gli orfanotrofi dei Somaschi*, p. 77-78.

58. Luigi Mascilli Migliorini (éd.), *I Somaschi*, p. 17.

59. *Ibid.*, p. 32 et 38.

fait, les deux niveaux d'intervention (l'administration et l'assistance) comportaient dans la pratique des interférences continues. On peut en recueillir le témoignage à travers plusieurs divergences apparues dans de multiples situations locales entre les Somasques et les députés laïques, avec l'accusation réciproque d'outrepasser leurs sphères de compétences⁶⁰. Il est probable que pour éviter la répétition ponctuelle de situations d'affrontement, les disciples de Miani, tout en retenant d'une certaine façon les prescriptions du fondateur, ont préféré assumer aussi les charges administratives et de gestion.

Quand on en vient à l'analyse du modèle pédagogique qui inspirait l'œuvre des Somasques, il apparaît nécessaire de se référer en premier lieu au soin des orphelins (pensé par le fondateur comme le champ d'apostolat spécifique de la Congrégation) pour examiner ensuite l'instruction secondaire et supérieure à laquelle les disciples de Miani ont par la suite étendu leur intérêt. Bien que conçus principalement comme des institutions d'assistance, les orphelinats n'excluaient pas des formes d'instruction pour leurs petits pensionnaires. Outre le fait d'être accueillis, de recevoir des soins matériels, le gîte et le couvert, les orphelins étaient placés au centre d'un vaste projet éducatif, dont les pivots étaient l'alphabétisation, l'instruction religieuse et l'apprentissage du travail. Préalablement à tout cela, des prescriptions en fonction des classes d'âge, à côté d'autres de diverses natures (n'étaient admis ni les enfants infirmes ni ceux de naissance illégitime), limitaient l'accès des orphelinats à des individus entre sept et treize ans⁶¹. Les instituts dirigés par les Somasques ne se présentaient cependant ni comme des hospices pour enfants abandonnés (étant donné que pour ceux-ci la forme d'assistance la plus répandue restait la remise à une nourrice en échange d'un subside), ni comme des centres d'accueil pour des adolescents avancés, pour lesquels l'intervention pédagogique devenait dans certains cas, plus difficile et d'une réussite plus douteuse⁶². On peut déduire des

60. Angelo Bianchi, *Carità ed istruzione nell'assistenza agli orfani tra XVI e XVII secolo: gli orfanotrofi dei Somaschi*, p. 79 et 92-95.

61. Les conditions pour l'admission dans les instituts étaient que l'orphelin « sia nato di padre e madre di onesta conditione, [...] non sia stroppiato né cieco, né habbia altra simile deformità nel corpo, che lo renda inabile ad apprendere le arti meccaniche nelle quali si deve ammaestrare, [...] non debba havere meno di sette né più di tredici anni di età »: *Ordini per educare li poveri orfanelli conforme si governano dalli R.R. Padri della Compagnia di Somasca*, Milan, Nella Stampa Archiepiscopale, 1620.

62. Sur la typologie et le fonctionnement des instituts en charge de l'enfance abandonnée, voir *Enfance abandonnée et société en Europe, XIV^e-XX^e siècle*, Actes du colloque international organisé par la Società italiana di demografia storica, la Société de démographie historique, l'École des hautes études en science sociales, l'École française de Rome, le Dipartimento di scienze demografiche (Università di Roma-La Sapienza), le Dipartimento statistico (università di Firenze), Rome 30 et 31 janvier, 1987, Rome, École française de Rome, 1991.

écrits mêmes de Miani que l'instruction primaire des orphelins (au moins sous la forme de la lecture) a été pratiquée dès les débuts de la congrégation. Dans une lettre à ses confrères celui-ci recommandait : « pour la lecture, ne vous fiez pas aux enfants : soyez vigilants, interrogez, examinez et vérifiez s'ils lisent ou récitent⁶³ ». Quatre impératifs qui rendent compte d'une activité d'enseignement qui se voulait assidue et patiente. Du reste, l'instruction des orphelins était considérée comme faisant partie intégrante du projet d'assistance à leur encontre, comme cela peut se déduire du fait que les soins matériels et d'enseignement étaient confiés dans les orphelinats au même employé : le « commis ». Celui-ci était une figure centrale dans l'organisation interne des instituts de la congrégation, devant s'occuper des orphelins dans toutes leurs activités et besoins : veiller à leur hygiène personnelle et à leur état de santé, mais aussi leur enseigner à lire et contrôler leur comportement. Des charges qui les obligeaient à partager avec les garçons chaque moment de la journée, du réveil matinal au repos nocturne⁶⁴.

Quant à l'instruction religieuse, elle était confiée à un prêtre, responsable de la formation spirituelle des orphelins. À cet effet, l'usage est attesté dans la congrégation, d'un catéchisme dialogué, composé par le dominicain mantouan Reginaldo Nerli, à la destination exprès des orphelins⁶⁵. On y relève aisément une gradation intelligente de la difficulté dans l'exposition en même temps qu'un approfondissement théologique des arguments au fur et à mesure que l'on avance dans le développement. On passe ainsi des premiers éléments de la foi chrétienne (le signe de croix, les principales prières, les commandements) à des questions dogmatiques plus complexes.

Le travail constitue naturellement le troisième aspect fondamental de l'éducation des orphelins. Ce dernier était toujours effectué à l'intérieur des différents instituts, revêtant des formes variées, liées aux traditions des productions locales et aux exigences du marché (confection de bérets et de chapeaux de paille, travail du fer, filature de la laine). Toutefois, il arrivait très souvent que les garçons soient

63. Francesco De Vivo, *Indirizzi pedagogici ed istituzioni educative di ordini e congregazioni religiose nei secoli XVI-XVII*, p. 271.

64. Sur les tâches du commis, voir Carlo Pellegrini, *San Girolamo Miani e i Somaschi*, p. 64-66. Miani était particulièrement attentif à l'hygiène et à la santé physique des orphelins. Il suffit de rappeler qu'une des six lettres du saint qui sont parvenues jusqu'à nous est entièrement consacrée à exposer à un frère la composition d'une recette pour guérir une maladie ophtalmologique. *Ibid.*, p. 58.

65. Giuseppe Brusa, « I catechismi di fra Reginaldo o.p. », *Somascha*, 1 (1976), p. 64-72, Vidal García, « Elementos bíblicos en la primera parte del catecismo de fray Reginaldo », *Somascha*, 9 (1984), p. 121-141; Angelo Bianchi, « Carità ed istruzione nell'assistenza agli orfani tra XVI e XVII secolo: gli orfanotrofi dei Somaschi », p. 82.

employés comme apprentis dans des ateliers artisanaux et apprennent un métier qu'ils exerçaient par la suite, une fois qu'ils avaient quitté l'institution, après leurs dix-huit ans. Le but essentiel était que les orphelins apprennent un métier honorable, même modeste, qui puisse assurer leur subsistance à l'âge adulte. Pour cette raison, on veillait à ce que les garçons ne soient pas orientés vers des professions réputées infâmes telles que « cocher, commis, garçon d'auberge, batelier et autres semblables⁶⁶ ». Indépendamment de ses finalités pratiques, l'habitude du travail revêtait une valeur éthique précise, liée à l'idéologie de l'assistance qui était en train de se diffuser à cette époque⁶⁷. Celle-ci, reposant sur la distinction entre pauvres aptes et inaptes au travail, recommandait pour les premiers l'obligation d'une activité quelle qu'elle soit, en vertu du précepte paulinien « celui qui ne travaille pas, ne mange pas⁶⁸ ». Il est évident que l'accent mis par les Somaques sur la valeur éducative du travail se faisait l'écho d'un vaste courant d'opinion qui considérait défavorablement le phénomène de la pauvreté oisive et la percevait comme un danger potentiel.

Si le projet éducatif de la congrégation envers les premiers destinataires de son apostolat, c'est-à-dire les orphelins, peut être ainsi résumé par ces éléments (retracés ici en une synthèse rapide), il est légitime de se demander quels furent les buts pédagogiques retenus une fois que les Somaques assumèrent la direction d'instituts d'instruction supérieure tels que les séminaires et les collèges pour nobles. Tout d'abord il est à noter que la direction de ce type d'institutions fut assurée à des époques différentes. En ce qui concerne

66. *Ordini per educare li poveri orfanelli conforme si governano dalli R.R. Padri della Compagnia di Somaasca*, p. 18.

67. Pour un panorama des conceptions de l'assistance envers les pauvres qui s'imposèrent à partir du XVI^e siècle, voir Bronislaw Geremek, *Il pauperismo nell'età preindustriale*, in *Storia d'Italia*, Turin, Einaudi, 1973, V-1, p. 667-698; Id., *La pietà e la forza, Storia della miseria e della carità in Europa*; Giovanni Scarabello, *Pauperismo, criminalità e istituzioni repressive*, in Nicola Tranfaglia et Massimo Firpo (éd.), *La Storia. I grandi problemi dal Medioevo all'Età contemporanea, op. cit.*, t., III, p. 113-132; Brian Pullan, « Poveri, mendicanti e vagabondi (secoli XIV-XVII) », *Storia d'Italia*, Turin, Einaudi, 1978, Annali, I, p. 981-1047; Lia Gheza Fabbri, « Lavoro coatto e lavoro obbligato all'origine dell'età moderna: il caso di Bologna nel '500 e '600 », *Economia e storia*, 3 (1982), p. 323-339.

68. Pour la formulation exacte de la phrase, voir 2 Ts, 3, 10. Il s'agit bien sûr d'un usage quelque peu spécieux de l'Écriture, étant donné qu'il est facile de trouver dans la Bible des passages qui recommandent une pratique de la charité sans distinction (c'est-à-dire sans chercher à savoir si le destinataire est apte ou inapte au travail). Toujours sur ce thème de l'interprétation tendancieuse du précepte paulinien, il n'est pas hors de propos de rappeler que celui-ci fut utilisé en URSS comme moyen de propagande destiné à encourager l'effort productif du deuxième plan quinquennal et même inséré dans la Constitution de 1936 dont l'article 12 proclame : « Dans l'URSS, le travail est un devoir et un honneur pour tout citoyen apte au travail, selon le principe : qui ne travaille pas ne mange pas, voir le site web www.pml.it/costituzioneursscapi-toloprimo.htm.

les séminaires, les Somasques assurèrent un enseignement au séminaire de Pavie dès 1564, et deux ans plus tard, à la demande de Charles Borromée, ils prirent la direction du séminaire rural de Somasque⁶⁹. En revanche, en ce qui concerne les séminaires nobles, l'archétype de ces institutions fut le prestigieux collège Clémentin à Rome que les Somasques dirigèrent à partir de 1595. La typologie des destinataires de l'action éducative des Somasques alla donc en s'élargissant progressivement, s'étendant d'abord aux clercs, et par la suite aux jeunes aristocrates⁷⁰. Il faut également relever que bien que l'instruction dispensée aux nobles ait entraîné les disciples de Miani vers un apostolat bien éloigné de celui prôné par le fondateur, curieusement, cela ne semble pas avoir provoqué de dissensions ou de débats à l'intérieur de la Congrégation.

De fait, le changement du statut social et de la tranche d'âge des élèves de la congrégation entraînait inévitablement une modification des niveaux d'instruction des matières enseignées. De l'alphabétisation élémentaire, on passait aux cours de grammaire, d'humanité et de rhétorique, jusqu'à ceux de philosophie et de théologie. Il est intéressant cependant de se demander si en passant au niveau secondaire et supérieur de l'instruction, les Somasques se sont bornés à suivre le modèle de la *Ratio studiorum* jésuite, ou si (comme cela a déjà été vu pour les Barnabites) ils ont élaboré des méthodes et des programmes en une certaine mesure autonomes. Il est impossible de répondre de manière catégorique à cette question, étant donné que la recherche d'un modèle didactique propre (qui exista sans aucun doute) fut beaucoup plus lente et laborieuse que dans l'ordre de Zaccaria. Par exemple la volonté de doter les écoles de la congrégation d'une grammaire latine différente de celle, traditionnelle, d'Alvarez est de fait attestée dès 1623 mais il fallut attendre 1642 pour que le Père Gian Maria Visone publie une *Grammatica volgare*, ensuite adoptée dans tous les collèges des Somasques, sa principale nouveauté, comme cela peut se

69. Carlo Pellegrini, « I primi quarant'anni dei Somaschi a Pavia », *Somascha*, 2 (1977), p. 65-141; Id, *San Girolamo Miani e i Somaschi*, p. 73. Sur l'œuvre éducative réalisée par les Somasques dans la ville lombarde, voir Simona Negruzzo, « La formazione teologica e il sistema delle scuole nella Pavia spagnola », *Archivio storico lombardo*, CXXI (1995), p. 49-101.

70. En dépit de l'élargissement progressif des objectifs apostoliques de l'ordre, l'image du fondateur reste en grande partie liée à son action d'assistance en faveur des orphelins et des abandonnés. Voir à ce sujet l'éloge en forme de sonnet qu'en fit Giuseppe Parini (un poète le plus souvent loin d'être tendre avec le clergé régulier) : « Quante volte al Mian farai ritorno / non udrai chiuder porta o latrar cane, / sien pur le vesti che tu hai d'intorno / e le parole tue diverse e strane. / Ma con pronto soccorso a le tue brame / egli offrirà la sua povera mensa, / e vorrà parte aver ne la tua fame. / Però che tutti con affetto eguale / sa gli uomini abbracciar quell'alma immensa ; / e fa suo cittadino ogni mortale », Francesco Reina (éd.), *Opere di Giuseppe Parini*, Milan, Dalla Società tipografica de' classici italiani, 1825, p. 277.

déduire de son titre, étant sa composition en italien aussi bien qu'en latin⁷¹. Si après les textes scolaires, nous considérons la durée et la structure des cours, les contenus des programmes, les méthodes et la qualité de l'action enseignante, le retard déjà relevé est encore plus net. Il suffit de penser que la *Methodus studiorum* des Somasques ne fut approuvée qu'en 1741, à une époque où la structure scolaire jésuite était l'objet de critiques virulentes à tous les niveaux et où en conséquence il était moins difficile de prendre ses distances par rapport à cette dernière, en formulant un modèle d'instruction alternatif. Il est également à noter, que bien qu'approuvée officiellement, la *Methodus* des Somasques ne circula que sous forme manuscrite (elle n'a été publiée et traduite que très récemment), ce qui en révèle l'ambition modeste attachée à son ampleur et à sa diffusion⁷².

Une fois ceci établi et dans la limite de cette synthèse, il est possible de comparer la *Methodus* des Somasques et la *Ratio* jésuite, en mettant en relief les principales différences. La première concerne le trait le plus apparent : la *Methodus* présente un niveau d'élaboration formelle très largement inférieur à celui de son illustre correspondante. Sa longueur limitée à quelques pages, le caractère succinct et peu analytique des indications sur les contenus, les méthodes et les références bibliographiques lui confèrent plus le caractère d'une somme que d'un véritable programme didactique. La nature du texte est aussi différente : bien que la *Methodus* se présente comme une liste de prescriptions pour les enseignants des différents cours, ce n'est pourtant pas un vrai texte normatif à l'instar de la *Ratio* jésuite. De plus, l'ordre de l'analyse des divers segments du parcours scolaire diffère par rapport à la *Ratio*, il ne va pas de la classe la plus élevée à la plus basse, mais à l'inverse (la *Methodus* consacre l'exposition la plus longue au cours d'humanités, et traite de façon beaucoup plus brève les cours de philosophie et de théologie). Le changement n'est pas négligeable : dans le premier cas, l'analyse de l'*iter* scolaire reflète la hiérarchie des savoirs et l'excellence des études philosophico-théologiques par rapport à la grammaire, tandis que dans le cas des Somasques, le point de vue adopté est celui de l'élève dont on suit l'accroissement progressif des connaissances à travers le passage graduel à des études plus complexes. La durée respective des cours est aussi originale : si celle du cours de grammaire (ignoré par la *Methodus*) est inconnue, le cours de philosophie chez les Somasques dure deux ans au lieu de trois,

71. Angelo Bianchi, *L'istruzione secondaria tra barocco ed età dei lumi*, p. 80.

72. La première édition de la *Methodus*, avec traduction italienne en regard du Père Federico Beccaria, figure en annexe du livre de Daniela Corzuol, *Scuole normali e studio della retorica nella Lombardia austriaca del Settecento. Francesco Soave figura di mediatore tra area italiana e area tedesca*, Pise, Giardini Editori e Stampatori, 2007, p. 108-119.

en outre (autre différence), avant d'accéder au cours de théologie, l'élève devra se replonger pendant un an dans l'étude des humanités afin de rafraîchir ses connaissances en latin⁷³. La différence réside aussi dans les matières étudiées, la *Methodus* accordant une place à des disciplines telles que la chronologie et la géographie, ignorées de la *Ratio* jésuite. Même si l'étude de ces matières n'est pas envisagée en fonction d'une valeur formatrice intrinsèque mais seulement dans la mesure où elles fournissent un support à l'étude des classiques latins, force est de reconnaître qu'il s'agit là d'un caractère original. L'innovation la plus marquante de la *Methodus* réside cependant dans la reconnaissance de l'importance de l'étude de l'italien, réputé même plus utile que le latin⁷⁴. La connaissance de la langue, des détails de sa morphologie et de sa syntaxe, n'est cependant pas détachée d'une analyse approfondie de ses meilleures expressions littéraires : dans ce but on recommande l'étude de quelques-uns des meilleurs prosateurs tels que Balthazar Castiglione, Annibal Caro, Pietro Bembo, Jacopo Passavanti, Giovanni della Casa. D'une part, cela témoigne de la volonté de conférer à l'étude de l'italien un caractère réfléchi et approfondi, d'autre part cela révèle une polémique implicite avec la pédagogie jésuite, connue pour ne laisser aucune place à l'étude des langues modernes.

Dans l'ensemble, on ne peut pas non plus parler pour les Somasques, d'un modèle scolaire et pédagogique complètement dépendant de celui des jésuites. La recherche d'une identité autonome progressa il est vrai avec prudence et lenteur et ne déboucha sur la définition d'un schéma global qu'au milieu du XVIII^e siècle. Cependant celui-ci rassemblait des intuitions de méthode et de contenu qui avaient déjà été mises en pratique et qui étaient le fruit d'une histoire et d'une tradition originales.

LES SCOLOPES

Le troisième et dernier institut que nous nous sommes proposés d'examiner est celui des pauvres clercs réguliers de la Mère de Dieu des écoles pieuses, connus sous le nom de Scolopes dans l'Europe méridionale et sous celui de Piaristes dans l'Europe centrale et

73. Daniela Corzuol, *Scuole normali e studio della retorica nella Lombardia austriaca del Settecento*, p. 108.

74. *Ibid.*, p. 113.

l'importance accordée à certaines matières de préférence à d'autres. Un ensemble de manuels propres furent aussi élaborés, souvent marqués par l'usage privilégié de l'italien plutôt que du latin, ainsi que par une présentation légère et synthétique. Enfin les normes non écrites qui réglementaient l'emploi et la carrière du personnel obéissaient à des logiques propres et bien différentes de celles en usage dans la Compagnie de Jésus. Dans le cas des Scolopes, un ordre né, à la différence des autres, avec une vocation enseignante déclarée et précise, la spécificité du projet scolaire prit forme ultérieurement. En effet, d'une part les successeurs de Calasanzio déployèrent leur action scolaire en direction des strates inférieures de l'échelle sociale, admettant dans leurs classes uniquement des élèves pauvres, à l'inverse de l'élitisme qui caractérisait les établissements des jésuites. D'autre part, ils limitèrent leur enseignement à la première alphabétisation, excluant les disciplines propres à l'éducation secondaire. Même lorsque, par la suite, l'orientation exclusive vers l'enseignement élémentaire fut abandonnée, l'ordre conserva un profil culturel autonome qui s'exprima par la plus grande ouverture (en comparaison des Jésuites) aux courants de pensée rationnels et aux Lumières, ainsi que par le développement prudent de nouvelles méthodes et programmes scolaires.

(Traduit de l'italien par Isabelle Brian)

Né en 1964, Alberto Tanturri poursuit des études doctorales en Sciences historiques, philologiques et littéraires à l'Université Catholique du Sacré-Cœur de Milan sous la direction du Professeur Angelo Bianchi. Il enseigne l'histoire économique à l'Université de L'Aquila. Parmi ses publications les plus récentes, on retiendra : « Gli scolopi nel Mezzogiorno d'Italia in età moderna », *Archivum Scholarum Piarum*, 25 (2001) n. 50 (numero monografico) ; *Episcopato, clero e società a Chieti in età moderna*, Chieti, 2004 ; *Tipologie dell'assistenza nel Mezzogiorno : la SS. Annunziata di Sulmona (1320-1861)*, Chieti, 2006 ; *Maestri ed alunni in Abruzzo tra Cinque e Ottocento*, Chieti, 2008.

RÉSUMÉ

L'enseignement est l'un des ministères majeurs investis par l'église catholique de la Contre-Réforme. Tout en représentant une forme d'action originale dans la société, il a permis à l'Église de contrôler les processus d'acculturation et de transmission du savoir. Cette activité était essentiellement confiée aux nouveaux ordres religieux dont la croissance à partir du début du XVI^e siècle, représente un des principaux aspects du renouveau de l'Église au début de l'époque moderne. Se consacrer à l'éducation spirituelle et intellectuelle n'était bien sûr pas une nouveauté radicale dans l'histoire de l'Église, des ordres religieux médiévaux, tels que les dominicains ou les franciscains, instruisaient déjà leurs novices dans les *studia* (des structures conçues précisément

dans ce but). Il y avait cependant une différence essentielle : les nouveaux ordres n'enseignaient pas uniquement à leurs membres les plus jeunes, mais aussi à des élèves externes. Ainsi l'Église catholique pouvait d'une part disposer d'un excellent moyen de propagation de l'instruction chrétienne et d'autre part pallier l'absence d'un véritable système d'éducation publique. En fait, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, la plupart des états européens ne mirent pas en place de véritable éducation publique, et quand celle-ci vit le jour, les prêtres furent souvent et logiquement employés comme personnel enseignant.

Parmi les ordres religieux dédiés à l'enseignement, la Compagnie de Jésus dispose d'une incontestable prééminence. Ceci est dû non seulement à la précocité relative avec laquelle elle s'est consacrée à cette activité, mais aussi à la recherche pédagogique accompagnant l'enseignement et à la large diffusion dans l'espace européen de ses prestigieux collèges. La solidité et la rigueur du modèle d'éducation jésuite sont bien attestées à travers la norme établie par la *Ratio studiorum* qui régla la vie des collèges jésuites de 1599 à la suppression de la Compagnie (1773), sans changement notable. Outre les Jésuites, d'autres ordres se sont distingués entre le XVI^e et le XVIII^e siècles par un intérêt particulier pour l'éducation, en particulier les Barnabites, Somasques ou Piaristes (ou Scolopes). De telles institutions ont été longtemps et injustement considérées comme de simples imitatrices des Jésuites alors qu'elles ont élaboré des systèmes d'instruction profondément originaux. Ces derniers présentent des orientations diverses. En premier lieu, ils reposent sur l'adoption d'un programme différent de celui adopté par les Jésuites, à la fois pour la longueur des cours et l'accent mis sur certaines matières plutôt que sur d'autres. Deuxièmement, chaque ordre a créé ses propres manuels, souvent rédigés en langue vernaculaire (et non en latin, préféré par les Jésuites), et avec des caractéristiques de brièveté, clarté et simplicité. Enfin, les règles qui régissaient la formation et la carrière du personnel étaient totalement indépendantes de celles en usage dans la Compagnie de Jésus. Dans le cas des Piaristes, un ordre destiné dès l'origine (contrairement aux autres) à un but d'éducation, l'originalité du modèle éducatif revêtait d'autres aspects. D'une part, les successeurs de saint José de Calasanz se sont consacrés exclusivement aux élèves appartenant aux classes les plus basses de la société (au moins au cours des premières décennies de l'histoire de l'ordre), tandis que les Jésuites, comme tout le monde le sait, attiraient des élèves d'origine élevée. D'autre part, ils limitèrent leur enseignement à la lecture, à l'écriture et à l'arithmétique, abandonnant l'enseignement secondaire. Même par la suite, quand cette orientation exclusive fut abandonnée, l'ordre conserva son identité originale, en témoignant à la fois d'une nette ouverture d'esprit (en comparaison avec les Jésuites) à l'égard de courants tels que le rationalisme et les Lumières et en développant des programmes et des méthodes d'enseignement plus modernes.

Mots-clés : XVI^e-XVIII^e siècles, Italie, ordres religieux, enseignement.

ABSTRACT

Among the religious ministries undertaken by the Catholic Church of the Counter-reformation, teaching played a major role. As well as representing an original kind of action among human society, it allowed the Church to supervise the processes of acculturation and the transmission of knowledge. Such an activity was mainly entrusted to the new religious orders, whose growth since the beginning of XVIth Century represents one of the main aspects of the Church renewal during the early Modern Age. Devotion to spiritual and intellectual instruction was not indeed an absolute novelty in the Church history, given that medieval religious orders such as Dominicans and Franciscans had already taught their novices and professed among studia (structures specifically conceived for that aim). There was, however, one basic difference: the new religious orders used to teach not only their young

members, but also external pupils. In this way, the Catholic Church could on one side acquire an excellent medium for propagating Christian teachings, and on the other could make up for the absence of a state educational system. In fact, until the half of XVIIIth Century, most European states did not start a real public education, and when this was eventually set up, not by chance priests were often much required as teaching staff.

Among religious orders devoted to education, the Society of Jesus has an unquestioned preeminence. This is due not only to the precocity with which this activity was undertaken in comparison with the other orders, but also for the serious pedagogic investigation that supported teaching and the wide European spread of their prestigious colleges of education. The solidity and rigour of Jesuit educational model is however well attested by a code as the *Ratio studiorum*, which regulated the life of Jesuit colleges since 1599 to the suppression of the Society of Jesus (1773), without undergoing substantial changes. Together with Jesuits, even other orders and congregations, between XVIth and XVIII Centuries, distinguished themselves for a particular interest in education, namely Barnabites, Somascans and Piarists. Such institutions have for a long time been unduly regarded as mere followers of Jesuit steps, yet they elaborated widely original schemes of instruction. This originality presented various aspects. Firstly, there was the adoption of syllabus different from the ones used by the Jesuits, both for the length of the courses and the emphasis on certain subjects instead of others. Secondly, each order created its own school text books, often written in the vernacular (not in Latin, beloved by Jesuits), and with deliberate characteristics of brevity, clarity and simplicity. Finally, the rules that governed the staff training and career were totally independent from those in use among the Society of Jesus. In the case of Piarists, an order founded (unlike all the others) for specifically educational purposes, the originality of the teaching model had further aspects. On one side, in fact, the successors of St. José de Calasanz concentrated themselves solely on pupils belonging to the lower ranks of society (at least in the first decades of the order's history), whereas Jesuits, as everybody knows, attracted students of higher backgrounds. On the other, they limited their teaching to reading, writing and arithmetic, giving up secondary instruction. Even afterwards, when this exclusive option was abandoned, the order maintained its own original identity, both showing a more marked open-mindedness (in comparison with Jesuits) regarding thought streams like Rationalism and Enlightenment, and developing more up-to-date teaching programs and methods.

Keywords: XVIth-XVIIIth centuries, Italy, religious orders, teaching.